

Art contemporain africain : après l'explosion, la désillusion

Béatrice de Rochebouët Envoyée spéciale à Marrakech (Maroc)

Gonflé trop vite, le marché subit un coup de frein et fait le tri parmi les artistes. En témoigne l'attentisme à la foire I-54 de Marrakech, où les enseignes historiques et internationales ne sont pas revenues. Mais un rééquilibrage salutaire se profile.

Porteur d'un continent à défricher, coloré, exotique, engagé, l'art contemporain africain avait de quoi faire exploser les compteurs d'un marché de l'art sans cesse en quête de nouveauté. Le boom arriva il y a dix ans - le pic de 2017 à 2022 -, quand les collectionneurs, ravis de voir émerger des talents susceptibles de plus-values, se mirent à acheter - mais souvent sans discernement ! - les artistes de l'Afrique ou de la diaspora méconnus ou sous-estimés. Les maisons de ventes s'engouffrèrent dans la brèche. Les foires aussi, à commencer par I-54 à Londres, New York, puis Marrakech (et bientôt Hongkong, hébergée par Christie's). Ainsi que les galeries : la Franco-Somalienne Mariane Ibrahim et la Française de Dakar et Abidjan Cécile Fakhoury ouvrirent à Paris, avenue Matignon, en 2019-2020.

Aujourd'hui, ce marché n'échappe pas au ralentissement mondial, sur fond de guerre israélo-palestinienne. Le boom de l'Afrique se tasse, comme celui de la Chine, après 2000. Il faut faire le tri parmi les artistes, au regard de l'histoire de l'art. Les enchères sont en baisse en 2023, après une année 2022 record. En mai dernier, Artcurial, pour sa dispersion « on line » de 87 lots, atteignait à peine 27,5 % de vendu. En novembre, Piasa, péniblement 31 %. Et en décembre, Bonhams n'adjudgeait que 17 des 46 lots de sa vente en ligne.

L'ascension fulgurante de très jeunes noms, encore inconnus hier, laisse perplexé. C'est le cas d'Amoako Boafo, le Ghanéen de 40 ans, découvert en 2018 sur Instagram par Kehinde Wiley, l'Afro-Américain star de la galerie Templon, qui a peint Barack Obama et les chefs d'État africains exposés au Musée du quai Branly. En 2021, chez Christie's à Hongkong, son portrait noir sur fond jaune *Hands up* s'envolait à 3,4 millions de dollars, trois fois son record de 2020. Un an plus tôt, quand Mariane Ibrahim l'avait montré à Art Basel Miami Beach, il ne dépassait pas 30 000 à 45 000 euros ! Effet médiatique oblige : Bonafo a peint la fusée du milliardaire américain d'Amazon, Jeff Bezos. Cela l'a lancé sur orbite mais jusqu'à quand ? Il se répète lui aussi. Peu convaincantes, ses têtes noires à la texture empâtée affichent 175 000 euros, à la foire I-54 sur le stand de la Gallery 1957.

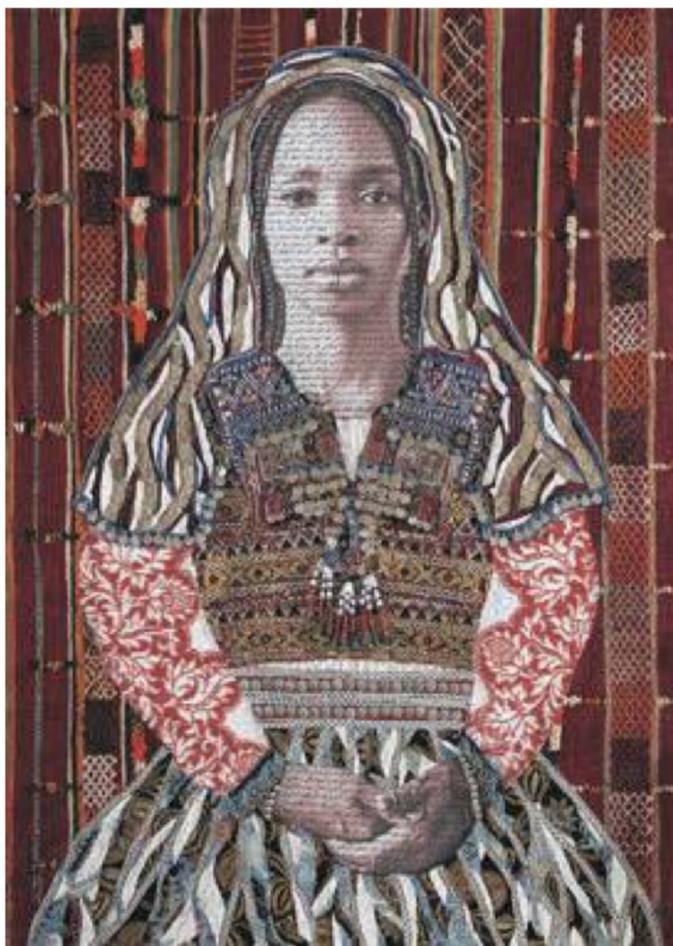
« Le continent a largement profité de l'essor des réseaux sociaux. Et les plus malins ont tout de suite compris quoi peindre pour plaire aux Occidentaux »

Philippe Boutté

Directeur de la galerie Magnin-A

Tous les artistes africains n'ont pas un profil de météorite. D'autres continuent plus sagement leur route, comme le Béninois Romuald Hazoumè, 61 ans, avec ses œuvres en bidons d'essence (à la Fondation Clément, en Martinique, et dans le premier pavillon béninois à la Biennale de Venise 2024). Ou sont promis à un bel avenir, comme le Sénégalais Omar Ba (46 ans), déniché par la galeriste Anne de Villepoix puis repris par Daniel Templon, qui en a haussé la cote à 100 000 euros. Ou encore le Congolais Chéri Samba (67 ans), acheté par la Fondation Louis Vuitton. Il est à voir, jusqu'en avril, au Musée Maillol (fonds Jean Pigozzi).

Ceux qui ont su se placer dans les institutions ou braquer les regards des fondations (Zinsou à Cotonou, au Bénin) ou des Biennales (celle, historique, de Dakar) se sont assurés un avenir plus pérenne. Mais ceux qui ont surfé trop vite sur la vague peuvent ranger leurs pinces. Exit des enchères, le Ghanéen Isshaq Ismail (né en 1989) qui se vendait surtout à Londres autour de 15 000 livres. Exit en galerie, Collin Sekajugo (né en 1980), pourtant roi du pavillon de l'Ouganda, à la Biennale de Venise 2022. De quoi casser la confiance... « C'est un peu comme le tsunami qui se retire sans



Et la sève fut... (2023), de Ghizlane Sahli, sur le stand Christophe Person (en haut) et *Djamiia*, de Marion Boehm (galerie Loft), deux artistes présentes à la foire I-54 de Marrakech.

mettre tout le monde dans le même panier. Il y a eu un engouement pour l'Afrique, avec le mouvement des Black Lives Matter, et on a assisté à une déferlante de ce continent jusque dans les galeries d'art contemporain», explique Philippe Boutté, directeur chez André Magnin, enseigne historique du domaine à Paris depuis 2009. Son fondateur fut commissaire adjoint des expositions « Magiciens de la Terre », en 1989, au Centre Georges Pompidou et à la Grande Halle de la Villette. Avant de constituer la collection du Franco-italien Jean Pigozzi que Cannes va accueillir dans l'ancienne chapelle Saint-Roch. La reconnaissance de l'Afrique s'est confirmée avec, en 2008, « Africa Remix » à Pompidou puis, en 2017, « 100% Afrique » à la Vil-

lada Soumni, de la Galerie Loft. Implantée depuis 2009 à Casablanca, cette dernière a inauguré, avec succès, le 8 février, avec sa sœur et son frère, un espace à Marrakech, à Guéliz, avec une exposition magistrale « Amur Yakus » (Terre de Dieu). Elle s'est installée à côté du Comptoir des Mines, fondé en 2016, par Hicham Daoudi. Un lieu qui compte pour la scène marocaine (monumentale exposition de Hassan Darsi, le natif de Casablanca de 63 ans) dont l'énergie a de plus en plus de visibilité dans la ville rouge. « Nous n'avons jamais cédé à l'augmentation des prix, sauf pour le Marocain Mohamed Melehi (né en 1936, École de Casablanca, avec ses abstractions géométriques) ou l'Ivoirienne Joana Choumali (née en 1974, lauréate du prix Pictet 2019, avec ses photographies poétiques retissées, de 8 000 à 15 000 euros), dont la demande est particulièrement forte », ajoute cette dernière.

Artiste installée en Afrique du sud depuis 2010, Marion Boehm est, avec Johana Choumali, à la Galerie Loft à Guéliz et sur son stand, à I-54 à la Mamounia, à Marrakech, qui a fermé, dimanche. Initiée par Touria El Glaoui, fille du peintre Hassan El Glaoui, cette 5^e édition montre ses limites. De par sa taille (27 exposants), malgré une nouvelle extension à l'espace DaDa dans la Medina mais dont le niveau est vraiment faible. On distingue toutefois la puissante installation de la Marocaine Amina Aguezny, initiée lors de sa résidence à la Fondation H, à Madagascar (galerie Loft). De par ses exposants, les enseignes pionnières et historiques - André Magnin ou Cécile Fakhoury - et les internationales - Daniel Templon - ne sont pas revenues pour cette 5^e édition, c'est un signe ! De par son public - toutefois cette année quelques étrangers et institutionnels -, qui achète en majorité à petits prix, moins de 15 000 euros (razzia chez Person, à 900 euros, sur les œuvres tissées de rouge de Ghizlane Sahli, réalisées avec les femmes de Ouagadougou, Porto Novo et Dakar, pour libérer la parole sur la question des règles. Elle explore aussi le vert, la couleur de la Renaissance). Les taxes douanières locales restent un handicap majeur pour les acheteurs, à l'origine beaucoup de Français de Paris ou du cru. Mais ils semblent avoir moins le vent en poupe dans la ville rouge. « Il y a une certaine défrancisation de la place de Marrakech, commente Hicham Daoudi, la réduction drastique des visas par la France n'est toujours pas passée pour les Marocains. »

Y a-t-il vraiment des acheteurs locaux pour le marché africain ? « C'est surtout l'Occident qui collectionne et oriente le goût », conclusion d'une table ronde animée par Armelle Malvoisin

lors de The Art Market Day par le *Quotidien de l'Art*. La directrice de la Fondation Donwahi à Abidjan (Côte d'Ivoire), rappelait que « la pyramide des âges en Afrique est inversée par rapport à l'Europe, avec 75 % de la population ayant moins de 25 ans, donc sans pouvoir d'achat ». Et préférant dépenser dans le luxe. Mais pour Cécile Fakhoury, qui vient d'ouvrir à Abidjan un show de l'Ivoirien de 29 ans Assoukrou Ake (3 000 à 9 000 euros), « les voyants sont positifs, de par l'intérêt croissant du public jeune, local, ayant soif de culture, même si cela va être long ».

« Je crois aux inspirations plus sincères qui nous racontent la vraie histoire de ce continent »

Christophe Person

Galerie Christophe Person

Après l'emballage, qu'elle est la tendance ? « La frange qui a souffert le plus est le « black portrait », dans la veine de Kerry James Marshall, l'Américain star de 68 ans, parlant des minorités afro-américaines. Certains artistes ont sauté sur le filon et commencé à se plier, observe Christophe Person, qui a lancé le département africain chez Piasa en 2016. Les prix du Nigérian Oluwale Omofemi, 35 ans (il a peint la reine Elizabeth II avant sa mort) sont revenus à 30 000 euros, soit dix fois moins », ajoute ce dernier. À I-54, il affiche ses portraits jusqu'à 75 000 euros (So Art Gallery).

« Je crois aux inspirations plus sincères qui nous racontent la vraie histoire de ce continent, comme Fally Sene Sow (né en 1989, jusqu'à 12 000 euros), pour ses natures mortes, un thème qui n'a pas encore été exploité », explique Christophe Person. Dans son viseur aussi, l'oublié Sokey Edoth (69 ans), de la scène togolaise, qui vient de faire l'objet d'un parcours (par Armelle Malvoisin), dans six galeries parisiennes dont la sienne. Ce sont ces artistes de la post-indépendance, faisant le lien entre modernes et contemporains, qu'il faut suivre. Ou d'autres, comme le sculpteur sénégalais NDarry Lô (décédé en 2017) et ses « hommes qui marchent » (André Magnin) ou son compatriote Souleymane Keita (mort en 2014) défendu par Cécile Fakhoury. « Il y a beaucoup à faire pour la mémoire de cet artiste entre la première et seconde école de Dakar, déjà prisé des institutions étrangères, jusqu'aux États-Unis », estime la galeriste, qui sort un livre, présenté à la Biennale de Dakar, en mai. Elle fut l'une des premières à ouvrir une galerie en Afrique et compte bien en ouvrir d'autres. ■